



Création artistique, mystique et psychanalyse

Laure Thibaudeau

DANS **PSYCHANALYSE** 2011/1 n° 20 , PAGES 53 À 63
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749213346

DOI 10.3917/psy.020.0053

Date de mise en ligne : 01/02/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychanalyse-2011-1-page-53?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Création artistique, mystique et psychanalyse

Laure THIBAUDEAU

Enserer le réel

À plus d'un titre, il semble qu'il y ait des points communs entre l'épreuve mystique, l'expérience analytique et la création artistique. Dès le premier abord, on ne peut manquer d'être frappé, du moins en Occident, par les témoignages de souffrance qui accompagnent ces grandes expériences humaines, qui toutes trois font partie de celles dont on dit justement qu'elles éclairent ce qui est proprement humain, « en tant qu'elles se posent comme assimilatrices d'une barbarie ¹ », dit Lacan. En effet, elles permettent de faire trace de la culture dans la civilisation. Et elles restent vives dès qu'on s'y intéresse, alors même que la civilisation qui les a vu naître a disparu.

Mais cela implique qu'elles arrachent la production humaine à l'ignorance et à la sauvagerie, ce qui n'est pas une mince affaire pour le parlêtre et relève même du défi. Le sujet qui s'engage dans ces expériences le fait non pas pour les autres mais pour lui, là où il est confronté au réel de sa limite humaine, car il s'agit pour lui de pouvoir se définir en tant qu'humain. Il s'en dépêtre comme il peut, plus ou moins bien, avec les outils qu'il a : « 1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ; 2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ; 3° Je m'affirme être un homme de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme ² », dit Lacan. C'est donc en répondant de ce qui le concerne dans son point le plus intime que le sujet trouve à s'inscrire dans le collectif des hommes. Il doit éprouver ce qui fait sa limite d'humanité.

Cette épreuve n'est pas sans souffrance ³. On a parlé, au récent colloque de Damas sur « Féminin, expérience mystique et psychanalyse », de la pente au masochisme des

Laure Thibaudreau <laurthib@noos.fr>

Ce texte est celui de l'intervention présentée au colloque des 1^{er} et 2 novembre 2010 à Damas : « Féminin et expérience mystique dans la psychanalyse ».

1. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213.

2. *Ibid.*

3. Cf. dans ce même numéro l'article de Jacques Marblé, « La douleur, dernière frontière ? ».

mystiques chrétiens . Il est possible que le monde judéo-chrétien fasse la part belle à l'épreuve de la douleur, mais les mystiques musulmans n'en sont pas exempts. Yamina Guelouët ⁴ dit de la mystique Rabi'a el Adawiyya qu'elle est « traversée par la quintessence de la douleur », qui serait l'expression de son masochisme originaire. Les artistes ont aussi donné de nombreux témoignages des affres dans lesquelles ils sont plongés avant de pouvoir extraire d'eux-mêmes l'œuvre créatrice, et ce n'est pas un secret que la cure analytique oblige à passer par des moments que l'on peut qualifier de profond désespoir. Ces souffrances peuvent atteindre le physique autant que le psychique, fait remarquer Jacques Marblé.

On peut se demander si ce rapport particulier à la souffrance n'est pas le signe d'un point de structure commun à ces trois champs, et dont les effets peuvent se lire à partir de l'acte qu'ils produisent. Un autre point est étonnant : l'acte dont il est question s'accompagne paradoxalement d'une liberté nouvelle et authentiquement joyeuse.

Laissons la parole aux personnes concernées. La peintre Fabienne Verdier, après une longue et douloureuse recherche intérieure, s'exprime ainsi : « Il existe un espace dans le cœur, révélateur d'« ainsité ». J'en suis certaine maintenant. Un territoire souverain au sein duquel nos pulsions vitales donnent vie à la matière. Un lieu d'éveil évanescent au sublime du naturel, non à la beauté pensée ⁵. » C'est ce dont témoigne aussi l'écrivain poète Charles Juliet : « Depuis cette seconde naissance, tout ce à quoi tu aspirais mais qui te semblait à jamais interdit, s'est emparé de tes terres : la paix, la clarté, la confiance, la plénitude, une douceur humble et aimante. Parvenu à proximité de la source, tu es apte à faire bon accueil au quotidien, à savourer l'instant, t'offrir à la rencontre. Et tu sais qu'en dépit des souffrances, des déceptions et des drames qu'elle charrie, tu sais maintenant de toutes les fibres de ton corps combien passionnante est la vie ⁶. »

Quant à Madame Guyon, mystique du XVII^e siècle, elle relate ainsi ce qu'elle a découvert : « Grâce à ce vide, l'âme a trouvé en moi une capacité immense que rien ne peut borner ni empêcher [...]. C'est un bonheur inexplicable ⁷ » ; « il est vrai que je suis aveuglément non mon goût, car ce n'est pas là que Dieu me conduit, mais quelque chose de très intime et de très fort [...] pour ce je ne sais quoi auquel j'obéis, il est plus fort que moi, et j'avoue simplement que je m'y abandonne sans raison ». Ramsay dira d'elle à la fin de sa vie : « Tous les jours de ce dernier âge de la vie se

4. Yamina Guelouët-Thabet, « Du dénouement au dénuement », dans ce même numéro.

5. Fabienne Verdier, « Hors du temps, entretien entre Charles Juliet et Fabienne Verdier », dans *Entre ciel et terre*, Paris, Albin Michel, 2007.

6. Charles Juliet, *Lambeaux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 154.

7. Cité par Catherine Millot, *La vie parfaite*, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'infini », 2006, p. 73.

passèrent dans la consommation de son amour pour Dieu. Ce n'était pas seulement plénitude, elle en était enivrée ⁸. »

Lacan, dans la « Note italienne », affirme quant à lui que la prise en compte du réel, qui est une condition *sine qua non* pour qu'il y ait de l'analyste, produit un savoir qui enseigne l'analyste et lui donne accès au « gay savoir » (en référence au concept nietzschéen). « Dès lors il sait être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû au moins lui faire sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance ⁹. »

Que s'est-il passé entre ces deux moments qui paraissent opposés, si ce n'est l'advenue d'un choix ?

Posons l'hypothèse que ce qui oriente ces trois champs, et ce qu'ils découvrent, est une volonté d'enserrer le réel du vivant en offrant une place, la place à un éprouvé qui échappe, comme étant la part nécessaire à la création, à laquelle ils ont à se soumettre sans réserve, voire sereinement. Laisser advenir le vivant, s'en laisser traverser en consentant à ce que le réel leur fait rencontrer, telle semble être la décision en jeu.

À propos de l'expérience même, tous parlent d'un lieu qui excède ce que le discours peut contenir, là où le réel bat en brèche l'ordre symbolique. C'est l'ouverture de la boîte de Pandore, dont les Anciens considéraient qu'elle contenait « tous les maux de l'humanité ». Il fallait selon eux la garder fermée sous peine d'être soumis au plus grand des malheurs. Cette terreur ne concernerait-elle pas le réel, qui en faisant constamment irruption dans l'histoire du sujet dévoile la faille qui est dissimulée au cœur du signifiant : tout ne peut pas se dire ?

Il y a une antipathie irréductible et mortelle entre le signifiant, qui représente le sujet pour un autre signifiant et le fait entrer dans un monde d'échanges ordonnés et réglés, et le réel qui surgit, insensé, hors cadre, hors langage, hors la loi. Le signifiant s'emploie à tuer la chose qu'il nomme, mais il lui donne accès à la vie symbolique, et l'on peut parler d'elle même en son absence. Il échoue par contre à nommer le vivant qui est niché au creux de l'énonciation même. C'est une lutte infinie entre le symbolique et le réel, avec une réversion constante des termes « vie » et « mort », car la jouissance débridée de la pulsion, liée à l'Autre du langage, peut être mortelle si le symbolique, orienté par le phallus, ne vient pas la canaliser et y mettre un peu d'ordre. Le corps, imaginaire, est le théâtre malmené de cette division toujours en acte que doit subir le sujet.

8. *Ibid.*, p. 107.

9. Jacques Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 2001, p. 309.

De cette fameuse boîte de Pandore, Lacan soutient pourtant que c'est la psychanalyse même. Il est remarquable, à considérer ce que disent le poète, l'artiste, le mystique ou l'analyste, de constater que tous témoignent qu'au-delà des vertiges de souffrances, de mort et d'anéantissement qu'ils ont traversés, ils ont rencontré un vide transformant leur être de façon radicale et sans retour, donnant un souffle et une vitalité inconnus jusqu'à présent dans leur lien au monde.

Ils semblent avoir eu accès à une jouissance autre que la jouissance dite phallique, au-delà de cette jouissance qui est éprouvée par tous les êtres parlants, du fait même de la parole. Précisons quelques points à propos de la jouissance phallique. Quand Lacan dit que le sujet baigne dans un bain de langage dès avant sa naissance, cela signifie qu'un certain nombre de signifiants vont être précipités, au sens chimique du terme, sur le nouveau-né à sa venue au monde et permettre à son organisme de s'incarner dans un corps dont les parties pourront être nommées. Cela a comme conséquence de mettre hors corps la jouissance de l'organisme vivant, innommable. La jouissance n'est pas dans le corps, car elle est « animée par ce que Lacan appelle *lalangue*, elle vient du langage ». Sans les mots on ne pourrait rien en dire (Pierre Bruno ¹⁰). C'est le phallus qui, en tant que signifiant, nomme la jouissance. Il est le signifiant de la jouissance phallique, et en tant que tel on lui reconnaît une portée universelle. Il est « pour tous ». « La jouissance phallique, c'est l'épreuve que le sujet, qui résulte de l'incorporation du symbolique, fait de l'existence » (Marie-Jean Sauret ¹¹). Aucun être parlant n'en est privé. La jouissance phallique est bordée par la fonction paternelle, quand le symbole phallique vient nouer en un signifiant l'érection du phallus dans sa potentialité vitale et le nom de l'organe qu'il désigne et mortifie en même temps. La fonction paternelle s'occupe d'organiser le monde.

La jouissance à l'œuvre pour que se produise l'acte artistique, mystique ou analytique est à situer au-delà du phallus, et non pas hors phallus. Elle est supplémentaire, d'une plénitude autre, et transforme l'espace et le temps du sujet en référant son désir à un consentement au réel, qui est toujours à dire, car aucun signifiant ne la désigne à l'avance. C'est cette jouissance dont Lacan parle à propos des femmes, et dont il indique qu'elles l'éprouvent « sans le savoir ». Rappelons au passage que Pandore est une femme, qu'elle a été dotée par Zeus de tous les dons, et que, par ailleurs, il n'y a pas de signifiant pouvant désigner la femme dans son essence, comme le phallus désigne l'homme. La femme éprouve dans son être le manque de signifiant, comme la faille par où la vie a la potentialité de jaillir de son corps. Elle « devient » toujours.

10. Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret, *Ego et moi*, Paris, Association de psychanalyse Jacques Lacan, 2009, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 51.

Mais le passage à l'analyste, lui, se fait par le franchissement de cette jouissance. Et le désir de l'analyste, qui ne jouit pas de son acte car il intervient à titre de semblant d'objet pour l'analysant, porte la marque de ce franchissement.

Le secret de Pandore s'avère ainsi être un creuset pour la création. Mais il n'est pas aisé de franchir l'ordonnement protecteur du Nom du Père. Chacun, à sa manière, dans sa recherche propre, a dû oser se confronter au joint entre le sujet parlant et le vivant, et à la disparité absolue de ces deux registres, qui s'opposent au-delà de la barrière phallique. Cette conjonction est l'exacte coexistence des contraires dans un point unique, inventé par le sujet dans sa solitude et universel dans le partage humain. Là se niche la création symptomatique de chaque sujet. Ce qui a fait souffrir le sujet du fait de le séparer des autres devient ce qui lui est le plus singulier et ce avec quoi il soutient son lien avec le monde, voire ce qu'il peut donner au monde.

Ceux qui se lancent dans cette traversée ne reculent pas devant l'épreuve de la rencontre d'une absence là où l'Autre était attendu. Sa présence disparaît, s'efface, laissant place à un vide. Les mystiques décrivent avec beaucoup de force cette catastrophe subjective qui plonge le sujet dans un total ravalement de sa dignité et de son estime de soi. Il se sent laissé, abandonné au bord d'une nuit infinie et désespérée, objet échoué et sans intérêt d'un Autre silencieux qui s'est détourné de lui. Ainsi Madame Guyon a-t-elle perdu le plus précieux, « ce je ne sais quoi qui soutient dans le fond » l'assurance secrète d'être « enfant de Dieu ». C'est « le vrai désespoir et le froid de la mort ¹² ». Cette épreuve n'est pas sans produire nombre d'événements de corps, comme si l'image narcissique se décomposait en perdant le soutien du regard de l'Autre, et son amour.

Ainsi, la peintre Fabienne Verdier décrit comment son corps a été éprouvé par la maladie, menacé de paralysie quand il s'est agi pour elle d'écrire son livre *La passagère du silence*, qui retrace sa longue initiation à la calligraphie chinoise avec les derniers maîtres en cette matière, bannis par la révolution culturelle, et qui lui confiaient leur savoir-faire avant que celui-ci ne disparaisse définitivement avec eux. Tous ses carnets et ses notes avaient été rendus inutilisables lors de son retour en France, et quand elle a voulu écrire pour transmettre le message dont elle se sentait dépositaire, sans autre appui que son souvenir, un gouffre s'est ouvert face à la menace de trahison de sa mémoire. Exclue de sa propre expérience, elle a dû s'en réapproprier tous les chemins, dans une épreuve de vérité implacable mettant son corps en danger. C'est en s'imposant l'acte de peindre, et par là même de transmettre, que son corps s'est apaisé. Mais, dit-elle, « les métamorphoses ont été violentes, les constructions de chrysalides nombreuses, avant qu'[elle] devienne ce papillon butinant l'instant ¹³ ».

12. Cité par Catherine Millot, *La vie parfaite*, op. cit., p. 52.

13. Fabienne Verdier, cf. l'ouvrage cité plus haut.

***Hilflosigkeit* : de la dérélition au désir**

Ce ravalement du corps à un objet abîmé, rebut, n'est pas sans évoquer le tout premier moment d'angoisse éprouvé par l'être humain et dont Lacan parle à propos du trauma de la naissance. Il évoque les nouveau-nés saisis de surprise quand ils lâchent le sein, avec une expression que l'on perçoit parfois : « Pour la première fois, insiste-t-il, passe le reflet – en rapport avec cet organe [le sein] qui est bien plus qu'un objet, – qui est le sujet lui-même, de quelque chose qui donne son support, sa racine à ce qui, dans un autre registre, a été appelé dérélition ¹⁴. » Il corrèle ainsi ce moment, traversé par tous et défini par le terme freudien d'*Hilflosigkeit* (détresse absolue), avec la plus éprouvante des expériences mystiques, de dérélition, qui se fait hors toute espérance de salut, sans recours possible à l'Autre, puisque, pour l'enfant, le sein est lui, c'est une partie de lui qui est plaqué sur la mère. Il est à la fois cette part de lui-même qui chute et celui qui lâche.

Mais ce qu'il vit ainsi ne peut trouver lecture que parce qu'il est pris dans un bain de langage : il s'éprouve comme objet qui chute, qui choit, en tant que vivant. Seul le souci que la mère, ou la personne qui se sent concernée, prend de l'enfant permettra à ce dernier de se hisser à un lien, qui est d'amour et de dépendance. L'amour qui cause cette « préoccupation maternelle précoce » (selon Winnicott) est pris dans un lien de corps, une « place non surveillée » de la mère, dans un transfert d'amour où la mère et la femme se rejoignent (cf. Freud dans « Dostoïevski et le parricide »). Non surveillée parce qu'il y a un point sans garantie, sur lequel nous reviendrons. Ce lien permettra à l'enfant de faire porter à l'Autre maternel, symbolique, le mouvement d'absence (qu'il assimile à une perte) et de présence, et d'entrer dans le jeu symbolique sans être happé de plein fouet par la question mortelle. Les questions de la solitude, de l'abandon, mais aussi de la séparation peuvent se décliner sur le fil d'une histoire. Celle-ci se représentera à lui sous les espèces de « la bobine freudienne » et du *fort-da*, qu'il appliquera donc d'abord à sa mère avant de s'y prêter lui-même. La dérélition première conduit ainsi le sujet à son institution subjective par le biais de ce lien qui l'unit à l'autre, et qui va devenir son Autre primordial.

Cette expérience, où le sujet s'éprouve comme chu, implique qu'elle s'inscrive par rapport à un partenaire qui lui soit d'une altérité radicale, et qui justement n'est pas altéré par sa chute. Un Autre réel. Réel signifie qu'il n'y a rien de commun ni de négociable avec lui. Mais sa présence est indispensable à l'être humain qui lui est aliéné au point qu'il ne peut pas s'en passer. En tant que tel, c'est son Autre, mais il n'est pas incarné. Pour rendre compte de cette hétérogénéité vitale pour le sujet, Lacan n'hésite pas à recourir à la phylogenèse. Il parle d'une « néoformation arbitraire, dans le développement » de l'embryon. La mise en place de l'appareil respiratoire sur l'être vivant

14. Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 2004, p. 362.

est « aussi étrange, dit-il, que le fait qu'à un moment de l'histoire, on a vu des êtres humains respirer dans un poumon d'acier ¹⁵ ». L'organisme vivant fait un saut extraordinaire pour passer de son milieu initial à l'air, et ce faisant il subit une intrusion sans retour de « quelque chose de radicalement Autre à l'être vivant humain [...]. C'est ce qu'on a appelé le trauma de la naissance, qui n'est pas séparation d'avec la mère, mais aspiration en soi d'un milieu foncièrement Autre ¹⁶ ». Il prend sens au monde en tant qu'humain du fait du langage, qui lui permet de mettre cet « éprouvé vivant » hors corps. Le réel de la colonne d'air se noue au trésor des signifiants et donne support à l'Autre maternel. Mais Lacan insiste : le sein n'est pas de l'Autre, il est le signe du lien que le sujet établit à son Autre.

Ceux qui s'affrontent au réel d'une expérience d'*Hilfflosigkeit* – artistes, mystiques, analystes – ont fait le chemin inverse, jusqu'au désarroi originel. Mais si l'artiste peut être amené à cette démarche dans sa relation à l'art, comme le croyant dans son lien à Dieu, cela relève toutefois de la contingence et de la disposition particulière de ces sujets à l'égard de leur objet. Ce n'est pas le cas de celui qui, engagé dans son analyse, veut la mener à son terme. Car c'est le trajet que propose l'analyse à qui interroge son symptôme, et si celui-ci n'a pas d'aptitude particulière du côté de l'art ou de la mystique, il sera quand même amené à vivre cette expérience, car elle relève de la logique de la cure analytique. Elle n'est pas réservée à quelques-uns, mais à celui dont le désir à l'égard de l'analyse est décidé.

Pour assumer le point de rencontre avec sa solitude, le sujet ne peut pas se passer du transfert, que ce soit dans l'expérience mystique, artistique ou analytique. Dans l'analyse, il est au cœur du dispositif et l'analyste offre de s'en faire le support. À l'analysant il faut l'analyste. Car l'épreuve de l'absence de l'Autre, de la perte d'amour et de la solitude du vide ne se fait pas sans accompagnement, ou plutôt ne se fait pas sans « non-accompagnement ». Il y faut l'appui des figures qui ont compté pour le sujet et qui, dépliées dans le transfert, si elles ne bouchent pas la béance laissée par l'Autre, la rendent humaine. Ces figures sont à la fois « supplémentaires » et nécessaires. Elles se déploient sur le fil des rencontres, de la « contingence nécessaire » pour l'artiste ou le mystique. Pour Fabienne Verdier, ce sont ses proches et ses amis qui ont été ses témoins. Samuel Beckett ainsi que d'autres poètes et artistes ont été un lien précieux pour le poète et écrivain Charles Juliet. Madame Guyon, elle, s'est appuyée sur plusieurs directeurs de conscience, ainsi que sur quelques belles amitiés, avec Fénelon notamment. Ces figures transférentielles ne sont pas figées, elles peuvent changer suivant les périodes, voire être ponctuelles, pour arriver à la constatation que l'Autre que l'on aime n'est pas obligé de se manifester.

15. *Ibid.*, p. 378.

16. *Ibid.*

Le « pur amour » pourrait même, selon Fénelon, affronter l'éventualité que Dieu, ou l'Autre, puisse causer sa perte ou lui refuser le salut. Peu importe finalement que l'on soit assuré ou non d'une présence et de réciprocité. Il apparaît ainsi que ce n'est pas le lien qui pare à la perte, mais au contraire que c'est la perte qui fonde la possibilité du lien. Rappelons que ce n'est pas n'importe quelle perte, et la démarche mystique en témoigne de manière particulièrement forte, car l'amour mystique revendique son accomplissement dans la perte de soi, qui est sans retour.

Le vide laissé par l'Autre laisse à l'abandon le sujet, que plus rien n'assure. Il doit affronter une absence de garantie radicale, absolue, sur sa vie même. *L'Hilfflosigkeit*, la détresse absolue du sujet à l'aube de sa vie, n'est pas autre chose que cette rencontre avec ce vide sans espoir. Il ne sait pas encore que l'Autre peut être là pour lui. C'est l'instauration de son lien au désir de l'Autre qui le fera sortir de ce marasme.

L'écart produit entre ces deux expériences de vie, l'une inaugurale et imposée, l'autre qui relève du choix du sujet dans sa dimension la plus intime, tient à l'acceptation par celui-ci d'être sans assurance sur sa vie et sans garantie. Ce choix, l'enfant ne l'a pas. Rien ne lui garantit qu'il sera arrêté dans sa chute d'objet par la parole de l'Autre tant qu'elle ne lui a pas été dite. Rien non plus ne l'assure *a priori* que cet Autre maternel, à qui il doit la vie, ne le réintégrera pas, ni que lui-même ne le dévorera pas en tentant de l'incorporer. Car la qualité du lien qui peut s'établir entre une mère et son enfant n'est pas orientée d'office. Elle n'est pas instinctuelle, mais elle va se situer par rapport au garant phallique : sous l'égide du phallus, l'enfant s'inscrit comme objet phallique pour la mère, que le père va ordonner. Hors phallus, le lien bascule dans le chaos incestueux, où tout est possible parce que sans limite : télescopage des corps et des signifiants, désordre des générations, etc.

Mais, au-delà du phallus, l'amour maternel prend une dimension particulière et s'appuie sur la part de cette autre jouissance, qui pousse à la création, et que Lacan a qualifiée de « féminine » : une mère peut ne pas se laisser arrêter par ce qui fait autorité, pour elle et pour le monde, quand elle pense que la vie de son enfant en dépend. Elle peut faire un forçage là où rien n'est écrit ni tracé. Cet étrange amour lui permet d'assumer un risque absolu, hors la loi, car elle éprouve que l'Autre n'est pas une personne et que rien, aucune parole ne peut se porter garant de ce qu'il faut pour son enfant, hormis son intime conviction, quand sa vie est en question. Rien ne l'assure alors de ne pas être entrée dans le champ de l'inceste, mais elle ne s'en émeut pas, au risque d'être « damnée », ou au moins condamnée, si elle considère que ce choix improbable aura été salvateur pour son enfant et qu'elle a agi au nom de l'intérêt supérieur de la vie.

On peut penser que la sortie de *L'Hilfflosigkeit* de l'*infans* se fait par une sorte d'« apprivoisement » de l'amour incestueux, qui par ailleurs est « surveillé » par

l'interdit de la norme phallique, et va se traiter dans la construction œdipienne. Comme le dit Freud dans *L'interprétation des rêves*, « bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé le lit maternel. Celui qui tient cela pour rien supporte facilement la vie ». Il soutenait aussi que le fils préféré de la mère avait une plus grande confiance pour mener sa vie – ce que l'on peut entendre comme : celui pour qui la mère a tout osé ne craint pas le réel auquel il doit répondre.

Répondre de son réel

La démarche mystique, artistique ou analytique ne viserait-elle pas cette expérience de la prime enfance, en produisant un savoir concernant l'Autre et l'inceste et permettant, dès lors, d'en sortir ? N'est-ce pas ce que nous apprend la psychanalyse, au-delà du fantasme œdipien quand le sujet l'a traversé ? À l'absence de garantie de l'Autre, parce qu'il n'existe pas en tant que tel, répond la liberté de l'acte, en tant que réponse du sujet face au réel qu'il rencontre.

Le vide causé par la perte de soi (qui peut s'appeler l'anéantissement du moi ou sa chute en tant qu'objet, selon les expériences de chacun) dévoile la construction, due au langage, que le sujet a faite, attribuant à celui qui lui parle une position de savoir sur lui, sur la vie et le constituant comme grand Autre. Un Autre qui saurait d'avance ce qu'il y a à dire. Il apparaît alors au sujet que ce n'est pas ce qui se dit à partir de ce qui se sait déjà qui fait événement, mais que c'est l'acte même de parler qui donne un gain de savoir. C'est mettre un terme à l'inceste que d'abandonner l'idée que l'Autre sait et nomme ce que vit le sujet et d'admettre que c'est le réel, dans le surgissement de l'inattendu du vivant, qui force le sujet à répondre. C'est ce dernier, et lui seul, qui peut faire quelque chose de ce qui lui arrive et qui est en position de nommer ce qui émerge.

En nommant « son » réel, le sujet se nomme lui-même, sans autre garantie que son propre dire, vis-à-vis des autres et surtout vis-à-vis de lui-même. Sa parole, par-delà la réglementation œdipienne, demande à se faire entendre : « L'on dit et l'on écrit ce qu'on ne sait pas, et en le disant et en l'écrivant, on croit que ce sont des choses auxquelles on n'avait jamais pensé. C'est comme une personne qui possède dans son fond un trésor inépuisable sans qu'elle pense jamais à sa possession [...] elle trouve dans ce fond tout ce qu'il lui faut quand elle en a à faire ¹⁷ », dit Madame Guyon.

Cette dernière rend compte de cet irréversible quand elle écrit à Bossuet qu'« une fois sorti du ventre, on n'y rentre plus ¹⁸ ». Son expérience mystique la mène à « une évasion dans le libre », dit Catherine Millot ¹⁹, du côté du réel. Un espace

17. Cité par Catherine Millot, *La vie parfaite*, op. cit.

18. *Ibid.*, p. 71.

19. *Ibid.*, p. 99.

incréée qui offre une place à l'acte de nomination, par le sujet, de ce surgissement, et à l'acte artistique.

Pour autant, nommer les choses ne signifie pas faire œuvre d'art, et un psychanalyste ne devient pas pour autant poète, même s'il a de belles affinités avec la langue. Il faut dire que la poésie et l'écriture offrent des accès privilégiés à ce qui se soustrait à la connaissance intellectuelle, très envi s par Freud et Lacan. Ce dernier se plaignait de ne pas être « poète assez », et Freud écrivait à Schnitzler qu'il enviait l'écrivain dont l'intuition lui faisait découvrir un savoir que lui, Freud, arrachait par un dur labeur. Le poète « creuse le langage pour en faire surgir le réel », selon la belle expression de Pascale Macary. Par une opération sur les mots, il secoue le langage et le revivifie avec des associations inédites, des équivoques qui se dévoilent là où on parlait sans y penser. Avec le « matériau » de la langue, il fait apparaître le vide qui g te dans la langue.

  l'origine du poème, il a fallu que pour le poète quelque chose, sur quoi il prenait support, bouge au champ de l'Autre. Alors vacille pour lui « la consistance de l'Autre, en tant que champ de son investissement narcissique », dit Lacan dans *Le transfert*. Ce qui bouge et fait sortir le sujet du champ de l'Autre et de sa capture narcissique peut être n'importe quoi : « une mouche qui vole » (Lacan), qui, du fait de l'articulation signifiante, va insister sur un trait particulier du sujet. Cette expérience est assez commune et pourtant étrange. C'est d'ailleurs le désarroi produit par cette sortie du champ de l'Autre, à partir de quelque chose qui insiste et qui se répète, qui peut pousser un sujet à vouloir parler en analyse.

Le poète, lui, s'empare de cette expérience de disparition au champ de l'Autre. Avec la matérialité de la langue, dans sa sonorité, dans son rythme et dans sa littéralité, il travaille les mots pour tenter un franchissement du sens. Par exemple : « L'amour est un caillou riant dans le soleil » – Eluard y enserre cette place vide que Francis Ponge nomme « la lacune des mots » et la met au jour dans le temps même où il la constitue. Il offre ainsi au lecteur une subversion de la langue par les signifiants eux-mêmes. Le poète fait ainsi résonner le lieu de l'Autre à l'endroit où il en est sorti. « En s'exceptant du langage de l'Autre, dit Pierre Bruno, il force la langue par la parole qu'il fait surgir, et la réinvente. » Le « tour de force du poète » dont parle Lacan ne serait-il pas de faire jaillir l'étincelle de vie, insensée et vide, au cœur du langage ?

On peut considérer que c'est ce qui advient aussi à la fin d'une analyse : « C'est à ce joint (où je suis décalé de l'autre (semblable) et où je suis privé de moi) que la cure prouve ou non sa puissance, cette détresse absolue est cela même qui donne au sujet le contrefort en quoi consiste le réel de la vie – que la mort ne peut que faussement effacer parce que, de toutes façons, *la vie a lieu* ²⁰. » Ainsi, en traversant cette

20. Pierre Bruno, *Lacan, passeur de Marx, l'invention du symptôme*, Toulouse,  r s, 2010, p. 280.

expérience, le sujet vient authentifier le point où il s'éprouve vivant, et qui est aussi le lieu de son symptôme, là où se déploie sa différence, son discord au monde. Ce qui le renvoyait à sa solitude et faisait son mal-être, du fait de se vivre « pas comme les autres », peut le porter à l'enthousiasme, puisque dans ce qui faisait son fardeau il a pu reconnaître sa marque propre et ce qui, de lui, fait objection à l'Autre. En le nommant il se nomme lui-même. C'est son sinthome. Un désir nouveau peut en surgir, de vouloir que l'expérience qu'il a vécue puisse se poursuivre pour d'autres, et pour cela il peut s'offrir à s'en faire le support, à endosser à son tour la fonction de l'analyste. C'est de tout cela qu'un sujet peut témoigner dans la passe.

La procédure mobilise beaucoup de monde, et en particulier deux passeurs dépositaires du dire du passant, pour recueillir la trace de l'émergence du désir de l'analyste, un « désir fou », dit Lacan quand il en parle, qui s'effectue au creux d'une solitude assumée, « jusqu'à ce que le défaut de Dieu soit une aide », comme le dit Hölderlin. Pour Pierre Bruno, le nombre des passeurs n'est pas une concession faite à l'ordre langagier qui viendrait à la rescousse du sujet pour exprimer ce qu'il ressent, mais cela tient à ce que la parole du sujet qui se risque à la passe doit produire une opération de nouage : « Le passeur n'est pas l'autre qui viendrait pallier l'absence de recours, mais il est l'adresse profane nécessaire pour que le témoignage du passant soit porté par-dessus les chaînes de la solitude ²¹. »

Ce désir fou relève de la sainteté, dit Lacan, dans sa dimension mystique : il fait le déchet, il « décharite ²² », dit-il. C'est dans la production de ces analystes-« saints », c'est-à-dire dans des analyses menées à leur terme, et à partir desquelles s'est dégagé le désir de l'analyste, qu'il entrevoit une issue possible hors du discours capitaliste. Comment les psychanalystes aujourd'hui donnent-ils à la psychanalyse, ouverte à qui veut en savoir plus sur le symptôme qui mène chaque parlêtre, les moyens de cette ambition ? Car Lacan précise que cette « sortie du discours capitaliste ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour quelques-uns ».

21. *Ibid.*, p. 280.

22. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1974, p. 28.